

CHRONIQUE DU MOIS



PIERRE DE BOISDEFFRE

LA REVUE LITTÉRAIRE

Marcel Proust : *l'Indifférent*

Convient-il de traiter comme un événement la parution en librairie d'une nouvelle de moins de trente pages, publiée en revue voici quatre-vingts ans, et totalement oubliée depuis ? Peut-on, sans ridicule, lui consacrer un « feuilleton » critique ? L'éditeur a déjà répondu puisqu'il a pris le risque — d'ailleurs assez mince — d'une parution, aussitôt soulignée par une dépêche de l'A.F.P. Il est vrai qu'aujourd'hui rien de ce qui touche Marcel Proust ne nous laisse indifférents... puisque c'est de lui qu'il s'agit et de la résurrection de *l'Indifférent* (1).

En 1893-1894, lorsqu'il écrit cette nouvelle — qui aurait dû figurer dans *les Plaisirs et les Jours*, mais à laquelle il substituera, finalement, *la Mort de Baldassare Silvande, vicomte de Sylvanie* —, Marcel Proust n'a que vingt-deux ans. Il n'est pas encore un grand écrivain, il n'est que le « petit Proust » : un jeune homme asthmatique, mondain, fragile, dont l'oisiveté inquiète ses parents. Il a fréquenté l'Ecole libre des sciences politiques, il a fait un stage et failli prendre un poste à la Bibliothèque Mazarine, il va devenir (en 1894) l'ami de Reynaldo Hahn et de Lucien Daudet, il virevolte dans le monde mais il n'a pas encore forcé les défenses de Robert de Montesquiou — son idole en littérature et surtout en mondanité.

(1) Marcel Proust : *l'Indifférent*, une nouvelle préfacée et annotée par Philippe Kolb (Editions Gallimard, premier trimestre 1978).

La comtesse Greffulhe n'est encore pour lui qu'une lointaine et sublime apparition dans sa loge de l'Opéra. La véritable ambition du « petit Marcel » ne semble pas d'ordre littéraire, mais d'ordre mondain : il s'agit de pénétrer dans ce « grand monde » aristocratique et fermé qui lui fait l'effet du Paradis. Si la littérature doit lui ouvrir les portes de ce paradis, alors il écrira ! Mais très vite il se prendra au jeu et le *magnum opus* deviendra le but de sa vie.

Le « petit Marcel » est un bon fils, qui admire son père (médecin hygiéniste célèbre) et adore sa mère, mais il souffre de ses origines. Son milieu familial lui paraît bien modeste. Ah ! s'il avait porté une particule, comme il aurait été heureux ! Hélas ! sa famille paternelle sort à peine de la boutique, et ses ancêtres maternels sont juifs...

Le malheur, c'est que le côté riche, le côté « important » de la famille, ce n'est pas le « côté Proust », c'est le côté israélite, celui de sa mère. Adrien Proust, qui s'est « fait lui-même » est le fils de « petites gens ». La famille dont Proust parle, sur laquelle il s'appuie, c'est la « famille riche, puissante, la famille parisienne, c'est-à-dire les Weil et les Berncastel... Le "côté Weil" a fourni toutes les relations du ménage Proust et lui a donné sa place dans la société... Ceux avec lesquels (Marcel) se lie, qui constituent la "petite bande" des Champs-Élysées, appartiennent en majorité à des familles juives... les débuts mondains eurent lieu dans deux salons juifs... celui de Laure Hayman et de celui de Mme Straus », note cruellement Maurice Bardèche (2).

Mais ce qui frappe chez Proust, c'est sa volonté d'intégration à la « bonne société » française de l'époque. Petit-fils d'un modeste épicier de province (comme il aurait été malheureux qu'on sût que ses grands-parents n'étaient pas « ces riches bourgeois de Combray qu'on voit dans la Recherche se réunir chaque été... dans la maison spacieuse de Tante Léonie... » !) porté sur la particule et sur le « grand monde », le petit Proust souffre mort et passion afin d'être admis dans « la société ». Les « salons » qu'il commence à fréquenter sont — presque tous — brillants, mais ils appartiennent tous, y compris celui de la princesse Mathilde, à cette société qu'Abel Hermant appellera la société des « banquières ». Le futur romancier y rencontrera les modèles des Guermantes, mais « il n'a été reçu familièrement que dans le milieu mondain qui était ouvert aux riches familles juives. En 1893, il réussit à se faire présen-

(2) Dans *Marcel Proust romancier* (les Sept Couleurs).

ter à la princesse de Wagram et à la duchesse de Gramont, qui étaient l'une et l'autre des filles Rothschild, mais à la même époque il n'obtient pas encore de Montesquiou d'être présenté à la duchesse de Rohan et à la comtesse Greffulhe » (3). Après tout, peu importe, et tant pis pour ces dames ! Mais il est vrai qu'on trouvera bientôt dans *Les Plaisirs et les Jours* et dans *Jean Santeuil* quelques épisodes extravagants où les personnes qui ont *snobé* le jeune narrateur se verront remises à leur place !

On reste confondu par l'importance que le jeune Proust attachait alors à ses relations mondaines, et par les trésors de flagornerie qu'il dépensait pour les conquérir et les garder. A Laure Hayman (une belle courtisane qui sera l'un des modèles d'Odette Swann) il envoie quinze chrysanthèmes pour s'excuser de manquer une de ses réceptions, avec ce commentaire : « ... quand une femme comme une œuvre d'art nous révèle ce qu'il y a de plus raffiné dans le charme, de plus subtil dans la grâce, de plus divin dans la beauté, de plus voluptueux dans l'intelligence, une commune admiration pour elle réunit, fraternise. On est coreligionnaire en Laure Hayman... Aussi votre étagère de saxes (presque un autel !) me paraît-elle une des choses les plus charmantes qu'on puisse voir — et qui ont dû le plus rarement exister depuis Cléopâtre et Aspasia. Aussi je propose d'appeler ce siècle-ci le siècle de Laure Hayman » (sic) (4).

Pourtant, ces années 1890-1895 qu'on qualifie souvent de *oisives*, furent, en fait, des années fécondes. Et ceci explique la résistance obstinée de Proust à toutes les pressions familiales lorsqu'on veut assurer son avenir au détriment de son œuvre. Si Marcel se refuse, obstinément, à prendre « une position » (mis à part ce stage de quelques mois à la Mazarine), c'est parce qu'il doit garder le meilleur de son temps pour écrire. C'est presque sur le ton qu'emploiera un peu plus tard Kafka que Marcel écrit à son père : « ... puisque je vois que chaque année ne fait que m'apporter une discipline de plus en plus pratique, je préfère choisir tout de suite une des carrières pratiques que tu m'offrais. Je me mettrai à préparer sérieusement, à ton choix, le concours des affaires étrangères ou celui de l'École des chartes. — Quant à l'étude d'avoué, je préférerais mille fois entrer chez un agent de change. D'ailleurs sois persuadé que je n'y resterais pas trois jours !

(3) Maurice Bardèche, *op. cit.*

(4) *Correspondance* de Marcel Proust, éditée par Philippe Kolb. (Le troisième tome vient de paraître chez Plon.)

Ce n'est pas que je croie toujours que toute autre chose que je ferai autre que les lettres ou/et la philosophie est pour moi du temps perdu. Mais entre plusieurs maux, il y en a de meilleurs et de pires. Je n'en ai jamais conçu de plus atroce, dans mes jours les plus désespérés, que l'étude d'avoué. Les ambassades, en me la faisant éviter, me sembleront non ma vocation, mais un remède » (septembre 1893) (5).

Proust n'entrera pas dans « les ambassades » mais il tiendra parole: il ne manquera jamais à son œuvre. En ces années de jeunesse et d'apparente dissipation, il poursuit ses projets littéraires avec ténacité. Ses crises d'asthme, ses promenades, ses voyages, ses dîners en ville, ne l'empêchent pas d'écrire des articles (au *Banquet*, puis à la *Revue blanche* et au *Figaro*) des nouvelles, *les Plaisirs et les Jours*, et bientôt *Jean Santeuil*, ni de traduire Ruskin. Ces œuvres de jeunesse, maladroitement mais essentiellement, sont autant de *préparations* pour le grand œuvre, comme la première manière d'un peintre, avant les toiles de sa maturité. Dans les études de *Contre Sainte-Beuve*, il y a déjà toute la vision grandiose de son œuvre future.

Mais il est temps d'en venir à *l'Indifférent*. Cette nouvelle, sans doute commandée par Henri de Rothschild, vit le jour dans *la Vie contemporaine (et Revue parisienne réunies)* le 1^{er} mars 1896 — et M. Philippe Kolb a retrouvé le numéro à la Bibliothèque nationale. Mais elle avait sans doute été écrite trois ans plus tôt, puisque, dès 1894, l'auteur décide de l'écartier au profit d'une « grande chose » qu'il est en train d'écrire pour figurer dans le recueil de nouvelles qui s'intitulera *les Plaisirs et les Jours*. Cette « grande chose », ce sera la poétique et précieuse *Mort de Baldassare Silvande*.

L'Indifférent est une tragédie mondaine qui débute dans une loge à l'Opéra. Cette illusion amoureuse ressemblerait à une pièce de Racine (au canevas d'une pièce de Racine) si elle respectait jusqu'au bout l'unité de lieu et l'unité de temps. On y voit une riche et ravissante veuve — Madeleine de Gouvres — entrer dans la loge de Mme Lawrence, à l'Opéra. Propos mondains, futilités, mais presque aussitôt la jeune dame s'intéresse à une relation commune, du nom de Lepré. Ce Lepré est ce soir-là dans la salle; de l'avis général, c'est un monsieur « très gentil, mais sans rien de remar-

(5) Lettre citée par P. de Boisdeffre dans *Métamorphose de la littérature* (II., Alsatia et Marabout - Université).

quable », et qui ne vient pas à la cheville d'une femme qui passe pour être « *la plus gâtée de Paris* ». Lepré vient présenter ses hommages dans la loge, mais il se conduira comme un mufler à l'égard de cette ravissante marquise de Gouvres. Selon un processus classique, plus elle se voit repoussée par cet insignifiant personnage et plus elle en devient amoureuse (« *Si je ne t'aime pas, tu m'aimes...* »). Elle finira par reporter sur « *le gros caniche blanc* » de Lepré l'amour que son maître l'empêche de lui témoigner.

Dieu merci, dans le grand monde, les pires tragédies finissent toujours par s'arranger. Deux ans plus tard, Madeleine de Gouvres cessera de penser à son inaccessible Lepré et fera une fin honorable en épousant « *le duc de Mortagne qui avait de la beauté et de l'esprit et qui, jusqu'à la mort de Madeleine, orna sa vie d'une gloire et d'une affection auxquelles elle ne se montra pas insensible* ». Point final.

Ainsi résumée (mais peut-on résumer une histoire qui est elle-même un comprimé psychologique ?), la nouvelle paraît bien mince, tout à fait démodée, et presque caricaturale. Puisque son auteur lui-même la tenait pour « imbécile » et l'a sagement éliminée de son recueil, pourquoi donc l'avoir publiée ? A cela, un seul motif, mais qui passionnera les proustiens : les personnages de *l'Indifférent* sont déjà ceux qui trôneront au début de *la Recherche du temps perdu*. La comtesse Greffulhe, que Proust a entrevue le 1^{er} juillet 1893 chez la princesse de Wagram, portant « *une coiffure d'une grâce polynésienne, et des orchidées mauves* » jusqu'à la nuque, a servi ici de modèle à la marquise de Gouvres, mais nous la retrouverons plus tard, dans le personnage prestigieux d'Oriane de Guermantes.

Enfin, le thème de la nouvelle, si maladroitement esquissé soit-il, est, comme le souligne M. Philippe Kolb — l'éditeur de la *Correspondance* qui a exhumé et préfacé *l'Indifférent* —, « *essentiellement le même que celui d'Un amour de Swann. C'est l'étude de la cristallisation de l'amour chez une grande dame qui, par caprice, s'éprend soudain d'un homme à qui elle n'avait guère fait attention jusque-là... C'est bien une "inclination inexplicable" que Proust étudie ici, comme celle de Swann pour Odette, comme celle de Saint-Loup pour Rachel.* »

On retrouve aussi le goût sensuel de Proust pour les fleurs, la signification morale et psychologique qu'il leur attache. Les catliées attachés au voile de tulle et à la chevelure noire de Madeleine de Gouvres évoquent « *la Mahenu de Pierre Loti*

et de Reynaldo Hahn », mais ils orneront plus tard la tête charmante et vide d'Odette Swann. C'est ici aussi qu'apparaît pour la première fois l'analogie entre la cristallisation amoureuse et le début d'une crise d'asthme.

Le portrait de Lepré, sans doute inventé, est d'une maladresse touchante. Ce personnage au beau et fin visage Louis XIII, a, nous dit-on, un vice : « *Il aime les femmes ignobles qu'on ramasse dans la boue et il les aime follement ; parfois il passe ses nuits dans la banlieue (sic) ...au risque de se faire tuer... et non seulement il les aime follement, mais il n'aime qu'elles... Son père était déjà comme cela.* » On voit que le petit Marcel connaissait bien le monde mais qu'il ne savait rien des femmes, et qu'il comprenait mal le désir des hommes pour les femmes...

Peu importe ! Au moment où il écrit *l'Indifférent*, Proust a déjà dans la tête d'autres sujets qu'il reprendra plus tard dans *la Recherche*, non seulement cette gracieuse et poétique *Mort de Baldassare Silvande*, mais cette pathétique *Confession d'une jeune fille* (qui figurera aussi dans *les Plaisirs et les Jours*), où l'on trouve déjà la scène du bonsoir maternel, les souvenirs suscités par un parfum de lilas, le pénible secret partagé avec une mère adorée (souvenir autobiographique qui inspirera plus tard la relation entre Vinteuil et sa fille). Rien de tout cela n'est négligeable pour qui s'intéresse à l'œuvre de Proust.

Il était généralement admis qu'il n'y a pas de commune mesure entre le « premier » et le « second » Proust. La publication des inédits comme la lecture scrupuleuse des manuscrits montrent qu'il n'en est rien. Lorsque Proust s'enferme, le 27 novembre 1909, pour commencer *A la recherche du temps perdu*, il a déjà écrit, dans ses cahiers, ses nouvelles, et dans *Jean Santeuil*, les premiers épisodes de son roman. Ce qui explique qu'en novembre de la même année « Combray » soit déjà terminé, et « Swann » le sera dès 1912. C'est dire que rien de ce qui touche à la genèse de *la Recherche* n'est indifférent : il n'est pas inutile de savoir comment débuta Marcel Proust (6), ni quelles lettres il envoyait à ses contemporains.

Certes, on y voit Proust se livrant à mille contorsions et simagrées, implorer Mme Straus, Mme de Caillavet, câliner Robert de Billy et Reynaldo Hahn, supplier Montesquiou pour

(6) Voir : Louis de Robert : *Comment débuta Marcel Proust* (Gallimard).

qu'il le présente à la comtesse Greffulhe ou à la princesse de Léon, multiplier pneus, dépêches et téléphones pour aller dîner chez Mme Arman ou chez les Daudet, ou pour faire paraître son nom dans *le Gaulois* ou dans *le Figaro*. Mais à travers toutes ces simagrées, Proust ne perdra jamais de vue ce qui est devenu le but *unique* de sa vie : faire une œuvre. Une œuvre où rien ne sera oublié des plus petits détails de sa vie : ni le baiser maternel, ni les platanes de l'avenue du Bois, ni les coquelicots de Jouy-en-Josas, ni les bateaux de pêche entrant dans le port de Trouville, ni le cuir vert du coupé de Laure Hayman, ni les dîners chez Robert de Montesquiou...

En lisant les manuscrits de Proust et ses derniers inédits (maintenant déposés à la Bibliothèque nationale), on voit mieux comment le romancier a composé son œuvre, en utilisant « une certaine quantité d'éléments préfabriqués dont un grand nombre était déjà "fondus" et prêts dès les années de jeunesse » (7). Ces éléments « préfabriqués », nous en avons relevé quelques-uns dans *l'Indifférent*, dont la publication tardive se trouve ainsi justifiée.

S'il est vrai qu'il existe, comme le pense M. Gilles Deleuze, des « lois » et des « effets » de Proust, comparables à ceux des physiciens ; si l'analyse linguistique ne révèle pas seulement — comme le dit Noël Chomsky — une forme *innée* et caractéristique de l'espèce humaine, mais encore une forme spécifique chez tout grand écrivain, alors on pourrait appliquer à un texte comme *l'Indifférent* les méthodes de l'analyse structurale.

Mais on sait que celle-ci n'est pas de mon domaine... M. Roland Barthes, qui s'est contenté d'une page de Balzac pour rendre compte de *la Comédie humaine*, pourrait s'y essayer...

PIERRE DE BOISDEFFRE

P.-S. — M. le duc de Castries me signale une petite erreur, qui s'est glissée dans mon compte rendu de ses excellents *Papiers de famille* (France-Empire). « *D'azur à la croix d'or* » n'était pas le blason des comtes de Montpellier, mais celui d'une ville : Palma de Majorque.

(7) M. Bardèche, *op. cit.*